

CANDIDE, THÉÂTRE

Du même auteur

Théâtre

SARCASME ou Un homme exemplaire, éditions Théâtrales, 1984

NATIONALITÉ FRANÇAISE, Seuil, 1986

STAËL suivi de TROIS SOLDATS, Seuil, 1989

STAËL ou la Communauté des esprits, éditions Théâtrales, 1992

FEU VOLTAIRE suivi de MAISON COMMUNE, éditions Théâtrales, 1993

NOS FANTÔMES – L’AFFAIRE MAHOMET, Zoé, 1994

KENNEL CLUB, Comp’Act, 2001

(Première version dans LIBAN, ÉCRITS NOMADES, Lansman, 2001)

Romans, récits, essais, photographie

LE GARROT, roman, Jean-Claude Lattès, 1977

LAHORE, roman, Jean-Claude Lattès, 1978

UN HOMME EXEMPLAIRE, roman, Seuil, 1984

(Nouvelle version : L’HOMME EXEMPLAIRE, Stock, 2004)

MES CHERS ENFANTS, roman, Seuil, 1985

(Nouvelle édition : Zoé-Poche, 1999)

FILS DE PERDITION, roman, Seuil, 1989

ON, roman, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1992

(Nouvelle version : Metropolis, 2006)

LA RÉFUTATION, récit, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1996

L’ÂGE D’HOMME EN BOSNIE, essai, éditions d’en bas, 1997

(Première version dans « Le Messager européen », Gallimard, 1996)

CONSIDÉRATIONS SALUTAIRES SUR LE DÉSASTRE
DE SREBRENICA, essai, Seuil, 1998

L’USAGE DU FOOTBALL, Zoé, coll. « MiniZoé », 1999

L’INSÉMINATEUR, roman, Stock, 2001

LES HAUTES CEUVRES, récits, Stock, 2001

LES DÉPOSSÉDÉS, photographies et textes, en collaboration avec Valérie Frey, Stock, 2001

UN MUR CACHE LA GUERRE, roman, Stock, 2003

L’ORIGINAL, roman, Stock, 2004

OUTRAGES, essai, Metropolis, 2005

BUTIN, roman, Stock, 2006

YVES
LAPLACE

CANDIDE, THÉÂTRE

d'après Voltaire

éditions **THEATRALES**

THÉÂTRE DE CAROUGE-ATELIER DE GENÈVE
FOR, COMPAGNIE HERVÉ LOICHEMOL

EN SCÈNE, *une collection pour prolonger la représentation.*



Illustration de couverture : William Nadylam, interprète de *Candide*, photographié par Yves Laplace. (Droits réservés.)

L'auteur remercie la Ville et l'État de Genève qui lui ont accordé la bourse « auteur confirmé » pour les années 2007-2008.

© 2009, éditions THÉÂTRALES,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois.

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de Candide, théâtre, une demande d'autorisation devra être adressée à la SSA ou à la SACD.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-84260-309-0 • ISSN : 1275-4498

Candide, théâtre en scène

Création

Théâtre de Carouge-Atelier de Genève (salle François-Simon)

16 janvier-15 février 2009

Tournée en France et en Suisse dès l'automne 2009

Avec

François Allaz, Pierre Byland, Juan Antonio Crespillo, Anne Durand,
Michel Kullmann, William Nadylam, Daniel Perrin, Barbara Tobola

Mise en scène Hervé Loichemol

Scénographie et costumes Pierre-André Weitz

Musique Daniel Perrin et François Allaz

Vidéo Marc Philippin et Soömi Dean

Maquillages, coiffures Katrin Zingg

Couturière Paola Mulone

Lumières Christophe Pitoiset

Son et régie générale Manu Rutka

Régie plateau Grégoire de Saint Sauveur

et Philippe Botteau

Régie lumières Eusebio Paduret

Coproduction

Théâtre de Carouge-Atelier de Genève (direction Jean Liermier)

FOR, Compagnie Hervé Loichemol

Avec les soutiens de

la république et canton de Genève,

la ville de Carouge, la banque Wegelin & Co.,

la DRAC Rhône-Alpes, la région Rhône-Alpes, la mairie de Ferney-Voltaire

Diffusion du spectacle / tournée

Théâtre de Carouge-Atelier de Genève
Christine-Laure Hirsig, clhirsig@tcag.ch
57, rue Ancienne – Case postale 2031 – 1227 Carouge – Suisse
tél. +41 78 695 70 57 et +41 22 343 25 55, fax +41 22 342 87 95

FOR, Compagnie Hervé Loichemol
Camille Pitron, camille.fortheatre@mac.com
10, rue de Versoix – 01210 Ferney-Voltaire – France
tél. +33 (0) 679 86 88 10

« Au reste quelque roman qu'on fasse, il est difficile
à l'imagination d'approcher de ce qui se passe trop réellement
sur ce triste et ridicule globe depuis quelques années. (...)
Je suis mort au monde, il faut des élixirs pour me rappeler à la vie. »

Voltaire

*(Lettre à Henri Lambert d'Herbigny, marquis de Thibouville.
Du 15 mars 1759, au château de Tournay par Genève.)*

Préface

Cuculus canorus

«L’avenir, je vois comme qu’y sera... Ça sera comme une partouze
qui n’en finira plus... Et avec du cinéma entre...
Y a qu’à voir comment que c’est déjà...»
Céline, *Voyage au bout de la nuit*

Lettres, entretiens, dialogues, contes et autres discours, c’est dans ces textes relevant de genres « mineurs » que les écrivains des Lumières ont parfois trouvé la théâtralité qu’ils cherchaient désespérément sur scène. Voltaire, considéré de son vivant comme le dramaturge le plus important d’Europe, n’échappe pas à la règle et fait preuve dans ses « coïoneries » d’une liberté qu’il a souvent eu du mal à prendre sur le plateau. Dans ces conditions, pourquoi ne pas imaginer que *Candide* serait sa meilleure pièce de théâtre ? C’est, en tout cas, l’hypothèse de travail soumise à Yves Laplace.

Il ne s’agit pas ici de mettre en dialogue les « situations » proposées par le texte – la démarche a déjà été faite, parfois avec bonheur –, mais d’adopter la stratégie du *Cuculus canorus*, autrement dit coucou, qui place ses œufs dans le nid d’une autre espèce d’oiseau. Ce clepto-parasitisme revendiqué affiche le processus de filiation dans lequel nous sommes engagés, reconnaît la relation complexe entretenue avec une œuvre du passé, mieux, il définit cette relation. Comme le dit Laplace, il faut « opérer *Candide* », écrire à l’intérieur du conte, dans le conte, y chercher la présence de noyaux dotés d’intensité théâtrale, bref, découvrir en quoi *Candide* aurait pu être (est ?) une pièce de théâtre.

Avons-nous d’ailleurs une autre solution ? Faut-il contempler un modèle littéraire ou entrer dans l’atelier de l’auteur ? Ne faut-il pas travailler à l’intérieur des choses, comme Voltaire avec le désastre qui secouait le monde de son temps – Europe et Amérique confondues ? Sa dispute avec Leibniz, Pope et Wolf aurait-elle encore un sens pour nous si la guerre de Sept Ans, cette « boucherie héroïque », n’avait pas fait rage au moment où il écrivait ? En quoi nous importerait les fanatiques du « tout est bien » si Voltaire n’était pas secoué par le tremblement de terre

de Lisbonne ? Nous-mêmes, qu'aurions-nous donc à faire des enragés du meilleur des mondes libéral si nous ne constatons pas tous les jours qu'il va de mal en pis ?

Longtemps considéré comme un texte obscène et pornographique, longtemps condamné ou interdit – encore en 1925 aux États-Unis –, et expurgé dans les publications scolaires jusqu'à une date récente, *Candide*, comme le *Voyage au bout de la nuit* auquel il fait tant penser, est un texte du désastre. Et quoi qu'en disent les marchands de sommeil politique, nous n'en avons pas fini avec le désastre. Il vient.

Hervé Loichemol

Août 2008.

Opérer *Candide*

L'écriture de *Candide, théâtre* est aujourd'hui, dimanche 16 mars 2008, à mi-chemin. Adapter *Candide*? Face à l'hypothèse, un écrivain ne peut que mettre les pieds au mur. Œuvre unique en son genre, qu'elle a fondé, et qui ne s'applique à rien d'autre, pas même aux divers « contes philosophiques » de Voltaire, l'œuvre-*Candide* est d'autant plus inadaptable qu'elle a été, depuis janvier 1759, et singulièrement au xx^e siècle, mille et une fois retouchée à la scène, au cinéma, en musique, en peinture, en bande dessinée et même en littérature – à partir, écoutez bien le mot, de sa réputation ; c'est-à-dire justement de sa première adaptation par l'idée commune, par l'opinion qu'on s'est très vite faite de ce texte trop fameux pour mériter d'être lu.

Ainsi a-t-on tout à loisir et tout à la fois édulcoré, détourné, pillé, trahi, raboté, expliqué, « actualisé » *Candide*. Ainsi l'a-t-on le plus souvent réduit à une suite de vignettes, de blasons, d'illustrations, de maximes, et pourquoi pas, c'est un comble, de moralités, d'où il ressort que le monde est cruel, la Providence incertaine ou malavisée, l'amour trompeur sinon aveugle, la paternité indécidable, l'optimisme hors de saison, et que si tout ne va certes pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, tout peut cependant finir au mieux à condition de renoncer à l'utopie et de cultiver notre jardin. Moyennant quoi (puisque cela fait une moyenne), ce texte impie, noir, violent, hanté, révolté, compulsif, érotique et barbare, dont Diderot interdisait la lecture à sa fille Marie-Angélique, est étudié sans dommage majeur ni collatéral de la classe enfantine à la classe terminale.

Me voilà donc bien embarqué. Adapter *Candide*? Diable! Mais comment faire *autrement*? Ce qui m'a décidé tient dans les quelques mots que m'a soufflés Hervé Loichemol. Peut-être nous faut-il, me dit-il, considérer que *Candide* est (à son insu?) la meilleure *pièce* de Voltaire. Comme nous prenons, depuis vingt ans, lui et moi, Voltaire et son théâtre au sérieux – ainsi que l'ont montré ses mises en scène de *Zaire*, de *Nanine*, de *La Mort de César*, du *Café ou l'Écossaise*, etc. ; ainsi que nous avons voulu le montrer ensemble dans *Feu Voltaire* et dans *Nos fantômes* ; et ainsi que les événements eux-mêmes nous l'ont montré lorsqu'il s'est agi de faire représenter *Le Fanatisme ou Mahomet le prophète* malgré la censure contemporaine (idéologique, islamiste, et communautariste) –, la formule a fait mouche.

Existerait-il donc, émanant du noyau insécable de l'œuvre-*Candide*, une sorte de *Candide, théâtre* qui ne serait pas l'adaptation du conte à la scène, mais plutôt l'imitation, par les moyens du théâtre, des pouvoirs romanesques et de l'ironie narrative de ce conte furieux ? Cela mérite qu'on aille y voir de près ; cela mérite qu'on tente d'opérer *Candide*, en respectant vraiment la structure du conte : trente chapitres, qui ne sont pas des séquences. Le pari est très simple, mais inédit.

Je suis donc à mi-chemin. Et que croyez-vous qu'il arriva ? qu'il arrive ? qu'il arrivera ? Ma foi, le théâtre est partout dans *Candide*, il suffit pour qu'il advienne de n'en pas rajouter. Fait-on parler Candide avec les mots de Voltaire et avec d'autres mots qui montrent le conte et ses figures ainsi mutées en personnages – car tout, dans *Candide*, est aussi affaire de regard et de voyeurisme, du premier chapitre avec broussailles et paravent, aux derniers qui nous laissent deviner le corps altéré de Cunégonde –, fait-on parler Candide sur une scène, aussitôt surgissent avec lui le sang, la chair, l'os du théâtre. C'est-à-dire ?

C'est-à-dire le comique, le tragique, le politique et l'épique, soudain incarnés. Candide catapulté sur les planches n'est plus l'ectoplasme du conte, quand bien même il rebondit de plan en plan. Rebondir étant le propre, on le sait, de qui prend des coups, dont le premier est toujours un coup de pied dans le derrière – mais l'origine, le motif et l'auteur de ce premier coup restent bien sûr obscurs pour chacun... Candide sur les planches (et avec lui ses compagnons de « voyage » et de maints naufrages) est un homme que voici – *ecce homo* – précipité en chair, en os et en mots hors du premier monde, édénique, ou primitif, ou naturel. Candide sur les planches traverse un théâtre qui est à la fois celui de la vie et celui de la guerre : d'une guerre constamment présentée par Voltaire sous l'angle du crime contre les civils, et singulièrement du massacre et du viol. Allez savoir pourquoi cela résonne, de la guerre européenne de Sept Ans jusqu'aux charniers de Srebrenica ?

Sur les planches du plateau et de tous ses vaisseaux naufragés, Candide nous remet en mémoire, d'une galère l'autre, non seulement les figures du roman picaresque et du *Quichotte* que Voltaire pratiquait, mais celles du *Märchen* : Voltaire n'avait pas encore lu les *Contes* de Grimm, et pour cause, mais Candide, lui, n'en ignorait rien. Et comme Brecht, plus tard, héritera du *Märchen* et du *Quichotte* pour fonder son théâtre épique, faudrait-il s'étonner que Candide « opéré » par le théâtre nous rappelle

aujourd'hui le brave soldat Schweyk de Bertolt Brecht et, *mutatis mutandis*, peut-être bien Mère Courage elle-même et ses enfants – entraînant sur la scène un précipité d'humanité cabossée ? Peut-être bien aussi, puisque le roman nous précédera ou nous suivra toujours au théâtre, Candide n'est-il pas sans traits communs avec le Bardamu d'un certain *Voyage...*

Mais je ne suis qu'à mi-chemin et l'ancien ou le nouveau voyage au bout de la nuit auquel nous invite Candide n'a certes pas encore livré son secret.

Y. L.

PREMIER MOUVEMENT

Hors du premier monde
(chutes)

Au château.

CANDIDE.– Me voici, Candide. J'étais sans nom, au jour de ma naissance. J'étais sans père, sinon quelque gentilhomme : un anonyme – de passage au château ; un instrument, qui n'avait même pas soixante et onze quartiers de noblesse. J'étais sans mère, sinon quelque sœur égarée du Baron. D'anciens domestiques disputent sur mon existence. Je suis venu de Rien, dans votre grand Tout de Thunder-ten-tronckh. Je n'ai pas de papiers, ni aucun domicile où déposer leur absence.

Ma physionomie suffit. Elle seule m'annonce. J'ai les mœurs les plus douces, un jugement assez droit, l'esprit le plus simple. On m'a nommé d'après mon bagage et je suis donc né pour faire mon paquetage.

PANGLOSS.– Il fallait d'abord écouter ton maître.

CANDIDE.– Je vous écoute comme l'oracle, maître Pangloss.

PANGLOSS.– Et que vois-tu ici ?

CANDIDE.– Je vois, par vos yeux, le plus beau des châteaux, doté d'une porte, de plusieurs fenêtres, de nombreux valets, de madame la Baronne qui pèse trois cent cinquante livres, et de monsieur le Baron qui gouverne cette porte, ces fenêtres, ces trois cent cinquante livres.

PANGLOSS.– Il est démontré que les choses ne peuvent être autrement : car, tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin.

La meilleure fin du porc est que nous mangions du cochon toute la sainte journée. La meilleure fin de trois cent cinquante livres est de combler le Baron, aussi la Baronne pèse-t-elle son juste poids. Les nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes. L'élève est fait pour écouter son maître, aussi voit-il par ses oreilles.

CANDIDE.– Et par mes yeux, je ne vois que mademoiselle Cunégonde, la fille du Baron et de ses trois cent cinquante livres ; car ma physionomie trouve la sienne fraîche, grasse, appétissante.

PANGLOSS.– Mais il ne faut pas voir par *tes yeux*.

Il voit passer la ravissante Paquette.

L'effet de notre conversation me rappelle vers sa véritable cause, qui n'est pas Cunégonde, mais un autre champ d'étude. Paquette, me voici !

Exit Pangloss.

CANDIDE.– Je suis bien heureux d'être tombé... d'avoir été déposé, ou plutôt trouvé ici. Ou plutôt de m'y trouver, sans nom de naissance ni papiers, par la cause d'un instrument sans quartiers, et par l'effet de la langue des domestiques, qui m'a fait le cousin de Mlle Cunégonde et le neveu du Baron. Car après le bonheur d'être né Baron, le second degré de bonheur est d'être Cunégonde. Or je jouis sans entrave des troisième et quatrième degrés de bonheur, qui sont de voir Cunégonde tous les jours et d'être éclairé sur le Baron, sur le château et sur ma condition par mon maître Pangloss, qui est le plus grand philosophe de ce château et par conséquent le seul philosophe sur toute la terre.

CUNÉGONDE.– Me voici, Candide. Je viens tout agitée, toute pensive, toute remplie du désir d'être savante avec toi, afin d'être ta raison suffisante et que tu sois la mienne. Je suis bien instruite après ce que j'ai vu dans le parc, où notre servante Paquette servait d'auxiliaire au piston du docteur Pangloss, qui s'appliquait à lui enseigner la physique sous l'angle de sa propre mécanique. À force d'observation, j'ai vu dans ce buisson une similitude que je n'aurais point soupçonnée entre notre Paquette et moi, ta Cunégonde.

CANDIDE.– Ma Cunégonde.

CUNÉGONDE.– J'en ai déduit qu'une telle similitude, visible entre une servante et moi, devait n'être pas moins visible entre un maître et son élève... Candide, si tu es un homme.

Voici toute ma confusion, que je te prie de lever.

CANDIDE.– Ah, Cunégonde, je te parle avec la main de ma bouche, sans savoir ce que je te dis. Ainsi la confusion des causes produit-elle une confusion de tous les effets. Maître Pangloss sera content.

BARON.– Cunégonde, ma fille. Tu fais honte aux vierges. J'ai tout observé, derrière le paravent. Je vois tout, dans mon château. Je ne vois pas par les yeux d'un autre, moi, car je suis l'Œil. Je vois l'avant, le pendant et l'après. Je sais tout. Je suis partout. J'ai vu tomber ton mouchoir, ma fille. J'ai vu cet animal y mettre le doigt, puis toute la patte. J'ai

P R E M I E R M O U V E M E N T

vu vos mains... j'ai vu vos bouches... j'ai vu vos yeux... j'ai vu trembler vos genoux.

Ma fille, tu consternes le monde. Tu consternes ce château. Tu consternes ta mère, la Baronne. Tu consternes ton grand frère. Tu consternes notre lignée.

Tu peux bien t'évanouir! Ne vois-tu pas que ta mère te gifle bien? Tu t'évanouis encore. Ne vois-tu pas que ton frère te corrige bien? Il te contiendra, si je veux, au sein du plus agréable des châteaux possibles. Mais toi, Candide, fils de ta race! Bâtard! Tu n'as rien à faire avec notre sang. Même par la main gauche de notre sœur. Sens comme je consterne ton derrière, à coups de botte. Hors d'ici, racaille. Loin de ma vue. Sors du monde.

Candide catapulté hors du premier monde.